

DELPORTE, ARTHUR-FÉLIX (1856-1923)

DELPORTE, Arthur-Félix, évangéliste baptiste (1884-1891), pasteur et missionnaire presbytérien (1891-1898), méthodiste (1898-1913) et baptiste (1913-1923), né à Reims en France le 6 avril 1856, décédé à Québec le 10 octobre 1923. Il avait épousé Marie-Émilie Tamboise à Reims en 1882. Tous deux inhumés au cimetière Hawthorn Dale à Montréal.



Arthur-Félix Delporte naît à Reims, (Marne, en Champagne-Ardennes), en France, le 6 avril 1856 dans une famille déjà protestante; il a des frères et soeurs sans que nous en connaissions le nombre. Il s'engage de bonne heure au service du Seigneur et très tôt est ancien de son église.

En 1882, il épouse à Reims Marie-Émilie Tamboise, née à Cambrai, (Nord-Pas-de-Calais), le 13 mars 1852. Ils auront très vite un premier enfant, Gabriel Arthur Daniel né le 7 mars 1883, à Saint-Quentin, Aisne, ce qui pourrait supposer que la famille s'est déplacée à quelque 90 kilomètres plus au nord de Reims et à quelque 40 kilomètres de Cambrai; beaucoup plus tard, le couple aura une fille, Hortense, née le 19 décembre 1894 probablement à Saint-Henri (banlieue de Montréal) où il travaille.

Le 1^{er} mars 1884, la famille quitte Le Havre pour New York où elle arrive le 8 avril. Arthur Delporte se met immédiatement au service de la Société missionnaire baptiste de la Nouvelle-Angleterre, qui lui confie successivement les postes de Woonsocket RI, Waterville MA, Providence RI, Ware et Gilbertville MA¹.

En 1891, le couple et leur enfant viennent au Canada. Sentant le besoin de mieux se qualifier pour l'œuvre pastorale, il fait deux années d'études au Collège presbytérien de Montréal sous la direction de l'éminent professeur Daniel COUSSIRAT. Il prendra en charge la mission de Saint-Henri (près de Montréal), où il arrive en mai 1894. Il verra à la développer : école primaire, cours du soir, réunions bibliques et cultes dominicaux où, en 1896, il compte quelque 200 personnes. Cette même année, il accueille à son domicile une quinzaine de jeunes gens dans une classe du soir, qui ne sera malheureusement pas reprise par son successeur. Comme il est alors au service des presbytériens, (malgré ses débuts baptistes), il fait baptiser sa fille Hortense à l'église Saint-Jean en avril 1896.

¹ La version que donne Paul Villard, *Up to the Light*, p. 83-84, est difficilement conciliable avec celle que nous avons adoptée et qu'on trouve dans la nécrologie donnée par *L'Aurore* en 1923 ou de celle de son épouse en 1936. Selon Villard, (que Vogt-Raguy a repris, p. 618), c'est parce qu'il est un expert dans l'industrie textile qu'il s'établit aux États-Unis et occupe une position dans un grand centre industriel de la Nouvelle-Angleterre. Ayant lu dans *L'Aurore* le besoin de missionnaires pour le Canada, il aurait travaillé, toujours selon Villard, pour la French Canadian Missionary Society à titre de colporteur et de pasteur. À la dissolution de cette société en 1880 [avant même son immigration en 1885?], il serait devenu pasteur méthodiste à Saint-Jovite [seulement en 1898 en fait] en remplacement du pasteur Barnabas. Nous croyons, jusqu'à preuve du contraire, que Villard a confondu les débuts de ce pasteur avec ceux de quelqu'un d'autre.

Au printemps 1898, il fait un bref séjour à Miramichi (N.-B.) pour des raisons de santé et revient au Québec en mai puis prend en charge le 28 juin la paroisse de Morisson (Saint-Jovite), qui comprend au moins une quarantaine de personnes. Le 3 juin 1900, il sera officiellement reçu comme pasteur méthodiste par la conférence de Montréal qui se tenait alors à Gananoque (Ontario). Il restera dans le village des Laurentides jusqu'au 6 août 1903. En avril de cette dernière année, une partie de la municipalité de Saint-Jovite est ravagée par un incendie, qui épargne tout de même les bâtiments de la mission. Le pasteur signale la grande détresse de ses paroissiens qui ont tout perdu en une seule nuit.

Il s'occupe ensuite de l'église méthodiste de Roxton Pond pour deux ou trois mois avant de passer à Saint-Philippe-de-Chester où il restera du 31 octobre 1903 au 28 juillet 1906. On sait qu'il offre sur place des services à toutes les deux semaines, car il doit aussi se rendre à Victoriaville, Wotton, Saint-Adrien et Ham-Nord. Il instaure à Saint-Philippe une école du soir et songe à y implanter une école de jour. Ce sera chose faite en 1904. Les enfants qui habitent trop loin logent au presbytère au cours de la semaine. À la suite de l'incendie de la maison Perron en mars 1905, qui lui rappelle la détresse de sa mission précédente, il fait appel dans *L'Aurore* à la générosité des lecteurs, qu'il remerciera ensuite pour leurs nombreuses contributions.

C'est le moment de dire un mot de son épouse, Marie-Émilie Tamboise, qui le soutiendra toute sa vie. On la dit parfaite femme de pasteur, humble, aimante, sérieuse, dévouée, capable de mettre la main à la pâte au propre comme au figuré et d'élever sa petite famille, ses enfants étant nés à onze ans d'intervalle. On peut imaginer ses interventions lors des incendies et sa compassion pour les victimes. À Saint-Philippe, c'est sûrement elle qui joue le rôle d'intendante pour la gestion du pensionnat créé à l'intention des enfants qui logent au presbytère.

Arthur Delporte laisse donc une paroisse bien organisée et particulièrement dynamique quand il est appelé à prendre la direction de l'église méthodiste dite « de la rue Craig » (au coin de la rue Saint-Élisabeth, derrière l'hôtel de ville à Montréal) le 21 juillet 1906. Ce sera le dernier pasteur de cette Première église méthodiste française qui avait repris les bâtiments construits sous le pasteur Duclos et inaugurés en 1864. Il y restera deux ans, jusqu'au 31 décembre 1908.

Son prédécesseur, le pasteur MASSICOTTE, avait signalé la difficulté de rejoindre des paroissiens dans cette église. « Notre inconvénient majeur est de nous trouver dans le centre des affaires de la ville où louer est très cher. Beaucoup de nos membres sont obligés de partir vers d'autres quartiers et de fréquenter alors l'église la plus proche. » En 1909, le comité méthodiste, désireux de s'occuper de l'évangélisation des gens ordinaires, préfère donc vendre l'édifice pour jeter son dévolu sur un terrain sis au 900, rue Ontario Est au coin de la rue Saint-André. Pendant qu'on construisait le nouveau bâtiment, une salle de réunion avec à l'étage un logement pour le pasteur, les cultes se donnaient dans une salle de l'église méthodiste St. James, rue Sainte-Catherine, le pasteur Delporte continuant de s'occuper de la communauté et tentant de répondre aux objectifs d'évangélisation populaire souhaités par

le Comité. L'inauguration de la nouvelle salle se fera en mars 1912 et il y demeurera encore un an.

En 1914, nous le voyons retourner chez les baptistes. Il travaille alors pour la Mission de la Grande-Ligne. Nous n'avons pas d'explication pour ce retour à ses origines. Toujours est-il que, dès cette année-là, il est responsable de l'église baptiste de Maskinongé. Cette communauté s'était mise en place en 1892 lors d'un différend de nombreux fidèles avec l'église catholique à propos de l'emplacement de l'église, mais l'opposition massive n'avait pas duré de sorte que ce n'est qu'un petit nombre de membres qui sont demeurés protestants. Avec les départs, l'église avait amorcé son déclin déjà plusieurs années auparavant. Quand Arthur Delporte y vient au printemps, elle ne compte plus qu'une quinzaine de membres. Animé d'un esprit missionnaire, au cours de cette même année, il se rend régulièrement à Trois-Rivières, la grande ville à une quarantaine de kilomètres de là, mais sans grands résultats. Lorsqu'il quitte Maskinongé pour Québec en novembre 1916, c'est vraiment le début de la fin. Il y viendra encore régulièrement pendant les deux années suivantes puis abandonnera².

Quand il arrive à l'église baptiste de la rue d'Youville à Québec à la fin de 1916, il constate que la majorité de ses paroissiens vivent à l'extérieur de la ville et que sa charge pastorale est immense : Saint-Henri (sur la rive sud, à 35 km), Grandes-Piles (au nord de Trois-Rivières, à 135 km), Saint-Jean-des-Piles (à 145 km), et même le Lac Long (Pied-du-Lac, à 250 km sur la rive sud). Il y a là des noyaux importants de convertis et le pasteur Delporte les visitera régulièrement sans pour autant négliger ceux qui vivent au centre-ville de Québec. Il se donne sans relâche à la tâche et réussit à animer courageusement ces communautés. Certains attribuent son décès au surcroît de ses activités. Il meurt en poste (à l'hôpital Jefferey Hale), le mercredi 10 octobre 1923, à peine âgé de 67 ans.

Son service funèbre a lieu à l'église baptiste de L'Oratoire à Montréal le samedi suivant. Les pasteurs Benoit (méthodiste), Joliat (presbytérien), Massé (baptiste) et les professeurs Villard (méthodiste) et Morin (presbytérien) prennent part au service et témoignent du zèle, de la fidélité, de la persévérance et de la fermeté du pasteur décédé, qui avait oeuvré sans relâche dans des champs difficiles et avait gardé son optimisme tout au long de son existence. Les pasteurs Fournier (baptiste), Halpenny (méthodiste), Joliat (presbytérien), Saint-James (baptiste), ainsi que deux laïcs baptistes, Adolphe-Félix DÉCHAUX (commerçant) et Eugène THERRIEN (directeur de l'Institut Feller) furent les porteurs. C'est dire la haute estime que lui accordaient les autres pasteurs et membres éminents de la communauté franco-protestante.

Son épouse, Marie Tamboise, lui survivra pendant treize ans et ne s'éteindra qu'à l'âge de 84 ans en juillet 1936 à Montréal. Ses funérailles ont aussi eu lieu à L'Oratoire sous la direction du pasteur Paul CHODAT assisté du pasteur Henri JOLIAT qui avait aussi participé à l'inhumation de son époux. Elle était décédée dans la demeure de son fils Gabriel devenu médecin après des études à l'Université Laval et à New York. Il s'était établi à Montréal en 1912 mais avait épousé plus tôt, le 3 octobre 1908, Marie-

² Réduite à trois familles, l'église baptiste française de Maskinongé fermera ses portes en 1930.

Marguerite-Malvina Morin (5 janvier 1886, Pointe-aux-Bouleaux, Saguenay – Montréal, en 1965) dans la Première église méthodiste de Montréal dont s'occupait son père. Ils ont eu deux enfants, Gabrielle-Marie-Annabelle, née le 23 octobre 1918 et baptisée à l'église presbytérienne Saint-Jean le 6 janvier suivant. Elle épousera le 25 mars 1955 Noël Lucien Laplante et ira habiter Saint-Jovite. Leur deuxième enfant, Georges-Arthur, naît le 4 juin 1923, et décèdera célibataire à Montréal le 25 novembre 1957. La soeur de Gabriel, Hortense, avait épousé le 9 mars 1929 le notaire Henri Larivière (1895 – 27 novembre 1977)³ de Montréal.

Les dépouilles du pasteur Delporte et de son épouse reposent maintenant côte à côte au Cimetière des Trembles (Hawthorn Dale) dans l'est de la ville de Montréal.

17 octobre 2012

Jean-Louis Lalonde

Sources

***, « Consécration », *L'Aurore*, 14 juin 1900, p. 11.

***, « Arthur Felix Delporte », (nécrologie), *L'Aurore*, 19 octobre 1923, p. 9-10.

Joliat, Henri, « Madame Arthur Delporte », *L'Aurore*, 31 juillet 1926, p. 6.

***, « Décès du Dr. Delporte », *L'Aurore*, janvier 1973, p. 7.

Ancestry.com pour les éléments généalogiques (fournis par Richard Lougheed et Jean-Louis Lalonde).

Charest, Florent, *Les communautés protestantes de Chesterville et Ham-Nord, 1855-1982*, Les Éditions Histoire Québec, 2011, p. 85-88 (sur son passage à Saint-Philippe-de-Chester).

Duclos, Rieul-P., *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, 1913, I, p. 298 et II, p. 148.

Finès, Hervé (dir.), *Album du protestantisme français en Amérique du Nord*, 1972, « Morisson-St Jovite », p. 90.

Villard, Paul, *Up to the Light*, Toronto, Ryerson Press, 1928, p. 83-85 et 90

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés francophones protestantes au Québec, 1834-1925 », Université Michel-de-Montaigne, Bordeaux III, 1996, p. 497, 595, 606, 615-16, 618, 622, 628, 637, 644, 656, 721, 736, 843, 920, 922, annexes 24 (p. 14, 21), 28, 38.

³ On dit qu'il est mort dans la force de l'âge ce qui ne correspond pas aux dates que nous avons trouvées.